





# Orizons

Daniel Cohen éditeur

[www.editionsorizons.com](http://www.editionsorizons.com)

*Littératures*, une collection dirigée par Daniel Cohen

*Littératures* est une collection ouverte, tout entière, à l'écriture, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents.

L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple — il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps : publier des auteurs que leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont conduits au désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai » ; plus tard, le philosophe Alain professant : « c'est toujours le goût qui éclaire le jugement », ils savaient avoir raison contre nos dépérissements. Nous en faisons notre credo. D.C.

ISBN : 978-2-296-08789-7

© Orizons, Paris, 2011





# Au tout début





## DANS LA MÊME COLLECTION

Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010  
Michèle Bayar, *Ali Amour*, 2011  
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jerusalem*, 2010  
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010  
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010  
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010  
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010  
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009  
Eric Colombo, *La métamorphose de Ailes*, 2011  
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010  
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009  
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011  
Serge Dufoulon, *Les Jours de papier*, 2011  
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010  
Jean Gillibert, *Exils*, 2011  
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009  
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009  
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale.  
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009  
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009  
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010  
Anne Mounic, *(X)de nom et prénom inconnu*, 2011  
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009  
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos autres collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie*—*La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).





Kristina Manusardi

# Au tout début

roman



**O**rizons

2011







L'auteure exprime ses remerciements  
à son éditeur, Daniel Cohen, pour ses  
conseils









*à Margaux et à Louise*







## Premiere partie

### Jean

**O**n ne peut rien vous cacher, alors je vais tout vous dire.

Je suis romancier. J'écris un roman où j'ai besoin d'un personnage tel que vous.

Une jeune femme belle, d'un milieu aisé, qui sait plaire et dont le raffinement est infini.

Puis je vous ai vue à « L'après-midi du livre », je cherchais une figure comme la vôtre depuis plus de six mois. Je vous ai observée trois longues heures pour m'assurer de l'extraordinaire hasard qui se présentait. J'ai dû me soumettre aux amitiés habituelles et je n'ai pas osé déchirer le voile « littéraire » dont vous étiez auréolée.

Mais les cours de mon imagination se sont vite taris et je n'eus de vous bientôt qu'une impression floue et vague.

Je vous ai téléphoné plusieurs fois et sans succès.

Je ne sais comment vous demander un rendez-vous qui, pour moi, se révèle si essentiel.

J'espère que vous ne vous sentirez pas offensée par mes façons un peu cavalières et que vous voudrez bien accepter de me voir avant les vacances d'été.





Si vous ne désirez pas cette rencontre, téléphonez-moi ou écrivez-moi. J'en serais profondément peiné.

En revanche, s'il m'est permis de vous parler et de vous voir, choisissez le moment le plus propice.

En espérant vous lire ou vous entendre au plus tôt,

Jean.

Jean Bondy  
TEL : 7047202

Voici donc ce que j'eus l'audace de lui écrire, le vingt et un juin 1980

Au tout début.

Elle a téléphoné quelques jours après avoir reçu ma lettre.

Nous sommes convenus d'une date, d'une heure et d'un lieu.

Je suis assis et j'attends.

C'est ainsi que j'ai commencé à aimer l'attendre bien avant l'heure dite ou écrite.

Sa démarche a l'élan d'une patineuse, ses escarpins effleurent le macadam. Son charme qui fait tous les charmes, c'est au cœur de ses os qu'il grandit.

La magie et l'élégance de son être, à la fois limpide et mystérieux, m'ont immédiatement confirmé le sentiment qu'elle m'inspirait déjà, à savoir le respect marié à l'admiration.

Nous sommes assis face à face, Boulevard Saint-Germain, chez « Vagenende ». Elle parle, je l'observe.

C'est bien elle, la créature de mon imagination romanesque.

Nous devînmes amis, puis inséparables amis, jusqu'au fameux jour où nous devînmes amants.





Nous avons en commun notre jeunesse, la rapidité, l'ironie, et la haine de notre enfance. L'ambiguïté de nos propos, loin de nous éloigner, nous rapproche petit à petit.

Demi-mots, mots pour rire ou pour ne pas pleurer, nous usons d'allusions, nous nous cachons derrière, nous jouons avec, pertinemment, malicieusement ou l'air de rien avec ce rien qui disait tout.

Et combien nos silences sont éloquents.

Je connus les deux lieux où elle vécut — dans notre passé commun —

Elle ne vint qu'une nuit caniculaire, dans ma chambre, chez mes parents absents.

Se souvient-elle du jour où elle était malade, rue des Abbesses ?

J'étais près d'elle.

Elle dormait.

Quelque livre à la main, je voulais la guérir par ma seule présence !

Elle avait de la fièvre. Son corps se couvrait de sueur et elle était couchée la tête de côté.

Bientôt éveillée par la fatigue plus que par autre chose, elle m'avait demandé de l'eau.

Et, elle s'est mise à boire celle que je lui avais apportée. Ce ne fut qu'un geste simple, sa main entourant un grand verre tout à fait cylindrique.

Je me souviendrai encore souvent de ce geste là.

J'entends sa voix de malade — longtemps plus tard — sa voix fluette, au seuil de l'épuisement.

J'aime toutes ses voix.

Forte, essoufflée, riieuse, moqueuse, sans fard... Sa voix presque d'enfant, je l'entends toujours.

Je puise en elle des réserves de mots.





Notre pudeur physique nous entraîne vers des impudeurs verbales incroyables. Et, c'est, elle l'a deviné, sa présence, son omniprésence qui fait ressortir du puits cette sensation «d'allégresse mentale».

Comment se fait-il que nous nous entendions comme deux petits génies, hein ?

J'écris. Les papiers ont toujours raison.

Je décris ses yeux mélancoliques, ses pieds cambrés, je la serre par les hanches, mes mains sont posées sur leur déclivité comme sur la tête d'un bambin. Mes doigts se perdent de ses cheveux à ses jambes.

Elle ne lit pas ce que je vois d'elle, ce vers quoi j'aspire bien évidemment.

L'amour est un infatigable architecte, quels que soient les glissements de terrain, il bâtit et rebâtit.

Elle ne me parle guère de ses aventures ou alors, à mots couverts. Je ne crois pas en avoir été jaloux. Je possède l'exclusivité parmi ses priorités. Elle n'a jamais omis ou raté un de nos si fréquents rendez-vous. Preuve de notre constant respect, preuve aussi que je passe avant qui que ce soit.

La première année, je n'osais en demander plus.

Et elle ?

Elle ne fit pas le premier pas ou bien je fus assez sot pour ne pas l'encourager, voire même m'en apercevoir. Je me moquais des obstacles ; mon amour, entre guillemets, était entier. Nous avons probablement une frousse terrible de rompre ce lien magique qui nous unissait.

Elle me confie :

«Je suis ton alter ego, on n'y peut rien, si ? » Je trouve en elle ma complice.

Nous vivons sur une corde raide. Clair, qu'un jour, elle se romprait.

Je ne me souviens pas de nos périodes épisodiques





d'éloignement. Non fonctionnaires, nos horaires nous accordent certaines libertés.

Ses apparitions ? Solaires et subites.

La voir ? Une fête. La consoler ? Une évidence.

Il est une fois nous deux, une fois pour toutes.

Capables de discourir des heures côte à côte, face à face, en marchant, en voiture, dans les files d'attente, au pied de son immeuble, dans des bistrot, de fait n'importe où, sans nous effleurer — je crois ? — et avec nos yeux qui parlent un tout autre langage, qui ne se lassent de leur contemplation fatale.

À chacune de nos innombrables rencontres, nos mauvaises humeurs, nos contrariétés, nos déceptions s'envolent d'un coup d'un seul pour ne laisser apparaître que le soulagement procuré par notre apparition.

Il s'agit bien d'amour, d'amour heureux et peu en importe le sens, aucune dispute de l'ordre du désordre amoureux.

Et rire, rire de tout, nos fous rires surprenants et incontournable. Cette connivence là, elle n'existe pas hors d'elle.

Par elle, en elle, oui.

Je ne suis pas idiot. Je sais que d'autres s'enivrent de sa présence.

Et alors ? Que peut-elle y faire, avec sa beauté d'ange, sa beauté hors d'elle, suffocante ! Je le dis et le répète, pas un instant je n'ai dissocié son apparence de sa profondeur magnifique et non pas magnifiée par un quelconque adorateur.

Une enfant fracassée, une adolescente sans repères, au creux des fantasmes d'adultes, une jeune fille trop mûre, une femme en attente.

Je dis — encore — je crois, avoir été le seul à percer quelque secret, au début.

Elle me les confesse au compte goutte.

